

## **Rivière toxique et smog intense : New Delhi plongée dans une pollution extrême**

Sophie Landrin

**La capitale indienne n'a pas enregistré une seule journée avec un indice de l'air de bonne qualité cette année. Contrevenant aux interdictions, des pèlerins se baignent dans les eaux toxiques de la rivière Yamuna.**

Peu avant le coucher du soleil, des milliers de dévots ont afflué vers la Yamuna, la rivière sacrée qui traverse la capitale indienne : des femmes drapées dans des saris d'apparat et des hommes chargés d'énormes paniers débordant d'offrandes, de bananes, bougies, fleurs, encens et bâtons de canne à sucre. Jeudi 7 novembre marquait les célébrations de Chhath Puja, une grande fête hindoue de la communauté Purvanchali, originaire de l'Uttar Pradesh et du Bihar, au cours de laquelle les femmes, après un jeûne total de trente-six heures, s'immergent dans la rivière sacrée pour prier le dieu du soleil Surya.

Mais devant les rives de la Yamuna, les fidèles ont trouvé des filets empêchant l'accès à la rivière et des dizaines de policiers déployés pour diriger les dévots vers un bassin aménagé spécialement. La veille des célébrations, la Haute Cour de Delhi avait refusé de lever un arrêté de l'autorité de gestion des catastrophes, daté du 29 octobre 2021, qui interdit les rituels de Chhath Puja – prières, offrandes au soleil levant et couchant dans la Yamuna – en raison de sa pollution trop élevée. Depuis plusieurs jours, ses eaux ne sont plus qu'un épais amas de mousse blanche, formée par des rejets toxiques.

Le gouvernement de Delhi assure avoir réservé 1 000 emplacements sécurisés pour célébrer la cérémonie. Malgré ce dispositif et les appels à la prudence de la justice, les pèlerins en plusieurs endroits de la capitale ont réussi à rejoindre la Yamuna et plonger dans le cloaque pestilentiel. Les juges avaient pourtant imploré les fidèles de ne pas se baigner. « Vous devez comprendre que vous allez tomber malades ! », avait prévenu l'un des magistrats.

### ***Couches d'écume toxique***

La Yamuna, qui prend sa source dans le glacier de Yamunotri, dans l'Uttarakhand, dans le massif de l'Himalaya, et traverse sept Etats pour se jeter dans le Gange dans l'Uttar Pradesh, est l'une des rivières les plus polluées au monde. Elle charrie métaux lourds, arsenic, produits chimiques et autres matières fécales.

Delhi rejette des millions de litres d'eaux usées chaque jour dans la Yamuna, en grande partie non traitées, auxquels s'ajoutent les effluents industriels, à l'origine de la présence de détergents et composés phosphatés qui provoquent la formation de couches d'écume toxique à la surface.

Le dieu soleil, jeudi, était masqué sous un épais brouillard de particules fines. Depuis une semaine, la capitale indienne et tout le nord du pays, jusqu'au Pakistan, ont plongé dans la pollution extrême. L'indice de qualité de l'air (AQI), aux alentours de 400, atteint des niveaux

considérés comme très dangereux pour la santé. Les hôpitaux voient affluer des habitants à bout de souffle.

L'épisode de pollution hivernale est arrivé un peu plus tard cette année, en raison de températures anormalement élevées. L'Inde a connu son mois d'octobre le plus chaud depuis 1901. Il faisait encore 34 °C à Delhi, ces derniers jours.

Les brûlages de chaume agricole dans les régions limitrophes qui empoisonnent Delhi ont un peu diminué, mais le trafic automobile, responsable de la moitié des émissions de particules fines dites PM<sub>2,5</sub> (inférieures à 2,5 micromètres), ne cesse d'augmenter, comme les chantiers de construction et la combustion de fossiles. L'année 2024, pour la première fois depuis 2018, ne compte aucun jour avec une « bonne » qualité de l'air (AQI en dessous de 50) et il est fort peu probable qu'elle en connaisse d'ici à la fin de l'année.

### ***Indice de qualité de l'air de 1900***

Le Congrès, le principal parti d'opposition, estime qu'il est désormais urgent de « réimaginer le modèle économique et de durabilité de l'Inde, avec un passage à grande échelle à l'énergie renouvelable, aux véhicules électriques et aux transports publics ». Jairam Ramesh, député du Congrès et ancien ministre de l'environnement, réclame une révision de la loi de 1981 sur la prévention et le contrôle de la pollution de l'air et une révision des normes nationales de qualité de l'air ambiant adoptées en 2009. « La pollution de l'air est l'un des principaux problèmes de santé publique en Inde et devrait être l'une de nos principales priorités administratives », estime-t-il.

Une étude, publiée en 2021 dans The Lancet, a évalué le coût astronomique de la pollution de l'air en Inde sur la santé : 1,67 million de vies perdues en 2019. Parmi les polluants, les combustibles fossiles, tels que le charbon et le gaz liquide, ont contribué à hauteur de 38 % à ces morts. Quant à la pollution de l'eau, elle a été responsable de 500 000 morts en 2019.

Au Pakistan voisin, la situation au Pendjab, région frontalière de l'Inde, a pris un tour presque dystopique. Le 2 novembre, Lahore a enregistré un record historique de pollution avec un indice de qualité de l'air de 1900, des niveaux de pollution véritablement criminels pour les 14 millions d'habitants, piégés dans ce smog de particules toxiques. Les écoles ont été fermées et les fonctionnaires invités à rester chez eux, les rickshaws interdits. Vendredi 8 novembre, au matin, l'indice était encore de 751, avec 451 microgrammes de PM<sub>2,5</sub> par mètres cubes d'air (µg/m<sup>3</sup>), quand l'OMS recommande de ne pas dépasser, sur vingt-quatre heures, la limite de 15 µg/m<sup>3</sup>.

Entre le Pakistan et l'Inde, la pollution est devenue un nouveau sujet de discorde. Islamabad accuse New Delhi d'être responsable de ce fléau. Les deux voisins ennemis, aussi inefficaces l'un que l'autre, envisagent le recours à la pluie artificielle pour tenter de laver leur ciel.